

LÉVESQUE, Robert, *L'allié de personne. Portraits, lectures, apartés*, Montréal, Boréal, 2003, 335 p.

Marc-André Towner

Numéro 36, automne 2004

Mutations de l'action

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041588ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041588ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Towner, M.-A. (2004). Compte rendu de [LÉVESQUE, Robert, *L'allié de personne. Portraits, lectures, apartés*, Montréal, Boréal, 2003, 335 p.] *L'Annuaire théâtral*, (36), 182–184. <https://doi.org/10.7202/041588ar>

LÉVESQUE, Robert, *L'allié de personne. Portraits, lectures, apartés*, Montréal, Boréal, 2003, 335 p.

D'entrée de jeu, comme il l'annonce lui-même, Robert Lévesque « persiste et signe » (p. 14). Après s'être donné *La liberté de blâmer* (Boréal, 1997) et avoir taillé *Un siècle en pièces* (Boréal, 2000), voici que le critique dramatique inclassable et incassable du Québec revient à la charge, cette fois-ci en se proclamant *L'allié de personne*. Le titre, qui

renvoie à une citation d'Emile Cioran mise en exergue, annonce au lecteur que le livre qu'il tient entre ses mains est l'œuvre d'un franc-tireur, qui toujours, que l'on soit d'accord ou non avec ses positions, tire franc. *L'allié de personne*, contrairement aux deux recueils précédents, ne se limite pas au théâtre mais regroupe des textes publiés entre 2000 et 2002 dans *ICI Montréal* qui traitent de littérature, de chanson comme de musique classique, de cinéma.

Évidemment, lorsqu'il est question de Lévesque, il n'est pas question de critique « académique », ni de critique « savante » (universitaire); il s'agit plutôt de critique « libre », qui peut occuper l'espace textuel comme elle l'entend, qui peut parler de tout et de rien pour rendre compte du meilleur et du pire d'un roman ou d'une pièce et de sa mise en scène. L'intérêt de cet ouvrage, finaliste du prix de l'essai Victor-Barbeau 2004, est donc moins sa portée analytique que sa démarche anecdotique passionnée. Lévesque, qui a choisi de classer ses textes en trois parties : *Portraits*, *Lectures*, *Apartés*, aurait tout aussi bien pu choisir de nous les présenter de façon chronologique et datée, tant le *portrait*, la *lecture* (lecture d'un spectacle théâtral ou d'une œuvre littéraire) et l'*aparté* (tout texte de Lévesque n'est-il pas déjà un aparté en soi, tant son espace d'écriture est mis à l'écart, marginalisé par le milieu théâtral et littéraire québécois?) se recourent. Après nous avoir donné sa conception exigeante de la critique dans « Le dimanche de Berlioz », Lévesque nous invite à réfléchir sur la lecture et l'écriture, à nous souvenir de la bibliothèque de Buchenwald, à critiquer la liste des cent plus grandes œuvres

littéraires de l'histoire (initiative lancée par l'Association norvégienne des clubs de lecture en 2002), en nous parlant moins des auteurs présents que des grands absents, à rencontrer Louis-René des Forêts, Mordecai Richler, Marie-Claire Blais, qu'il compare à Anton Tchekhov pour son « coup d'œil de l'âme » (p. 238), Denis Marleau, qu'il affirme être « le plus grand metteur en scène de théâtre que le Québec ait jamais produit » (p. 158), le critique littéraire Paul Léautaud et deux éditeurs remarquables et essentiels dans l'histoire littéraire du XX^e siècle, Jérôme Lindon, des Éditions de Minuit, et José Corti.

Lévesque, fort de sa verve et de sa culture débordante (c'est littéralement un ogre de lecture), s'adonne parfois au lyrisme, par exemple lorsqu'il évoque le *Jean Santeuil* de Marcel Proust, qui figure avec Louis-Ferdinand Céline, Bertolt Brecht et Samuel Beckett dans son Panthéon personnel : « [Dans *Jean Santeuil*] il y a [...] une constante euphorie de la vie, de la beauté, de la lumière, des amitiés, des orages aimés, la jeunesse y sent l'enfance, il y a des jardins où l'on pénètre comme si l'on entrait dans un tableau de Monet et des cuisines où les nappes et les buffets semblent peints par Chardin. » (p. 145)

Mais, bien sûr, il se permet aussi de saintes colères, dirigées contre des écrivains, des acteurs, des metteurs en scène, des critiques ou des politiciens mineurs ou minés. Ainsi après un éreintement de la mise en scène de *La cerisaie* de Tchekhov par Serge Denoncourt au Théâtre du Nouveau Monde (TNM), il décrie vivement l'inculture et l'incompétence de « certaines plumes misérables » (p. 141) de la critique,

notamment celle de *La Presse* qui déplore les longueurs dans cette pièce. La riposte de Lévesque est sans appel : « Des longueurs dans *La cerisaie*...! Mais *La cerisaie* est une longueur, ma pauvre fille! Une géniale longueur! Une longueur, aussi, car voilà des personnages qui, ayant constaté la vanité de la philosophie, parlent de n'importe quoi, de grenouilles, de pois chiches, de billard. » (p. 142) Et que dire de sa prise à partie de Denise Bombardier, qu'il surnomme la « Venise Bombardée »? (p. 312) Mais le critique en a surtout après ce qu'il appelle « le tourisme théâtral », cette façon de faire un théâtre sans envergure et sans signification profonde. Dans le texte qui clôt le recueil, « Les touristes l'emporteront », Lévesque reçoit la lettre anonyme d'un amateur de théâtre (qui n'est autre que lui-même), lettre tordue et tordante qui l'implore, avec ludisme et franchise, de reprendre le combat pour démasquer les touristes du théâtre québécois. C'est qu'il y aura toujours du polémiste (du grec *polemikos*, qui veut dire « relatif à la guerre ») chez Lévesque, et cette guerre contre la médiocrité sous toutes ses formes artistiques ou socioculturelles, cette offensive, cette résistance active, elle passera par l'écriture, libre et solitaire. Avec Lévesque, il y aura toujours une prochaine fois.

Marc-André Towner
 Université d'Ottawa